

«Le vinyle est un risque que j'assume»

MUSIQUE Sara Oswald, violoncelliste et exploratrice musicale passionnée, présente «Bivouac», un premier album intime après des années de travail dans des groupes et une période de concerts virtuels en solo

PROPOS RECUEILLIS PAR SYLVIE BONIER
@SylvieBonier

Sara Oswald se niche sur les hauteurs de Leysin, dans un petit chalet isolé à la vue imprenable sur les montagnes. Le Grand Muveran, les Dents de Morcles, le sommet des Diablerets, les Dents du Midi, le Chamossaire... Il y a pire compagnie pour s'inspirer!

On l'attrape aux heures matinales, sur ordinateur. Malgré l'invitation dans son nid d'aigle, une rencontre virtuelle aura la préférence pour une fois – plus pratique, plus souple, moins polluante... Cela répond aussi à une pratique de la violoncelliste, rapidement devenue virale pendant la pandémie: ses concerts partagés sur écran, d'un salon à l'autre. Une forme originale d'intimité. Rapide visite des lieux et du panorama champêtre et montagnard, mug de thé chaud et grand sourire: me voilà chaleureusement accueillie sur laptop.

Un mot revient souvent dans la bouche de la petite (c'est elle qui le rappelle régulièrement) brune aux cheveux courts et aux bras tatoués: rencontres. Si sa vie ne se résume pas qu'à ça, elle en est puissamment imprégnée. Le violoncelle, croisé presque par hasard, elle l'a apprivoisé après le piano, avant que le gros instrument à archet ne devienne son compagnon prioritaire d'exploration.

La polymusicienne, aussi pianiste, chanteuse et compositrice, a fait ses gammes modernes auprès de Pascal Auberson, Julian Sartorius, Sophie Hunger ou des Young Gods. Son quatuor féminin Barbouze de chez Fior a encore assis sa réputation de joyeuse exploratrice. Mais c'est à la musique classique que Sara Oswald doit l'épanouissement de ses talents.

Comment êtes-vous passée du baroque et du grand répertoire au jazz-rock? Au fil de rencontres et de coups de cœur. Je suis quelqu'un de foncièrement affectif et je fonctionne aux affinités. L'apprentissage, la discipline et la rigueur que j'ai subis adolescente au Conservatoire de Fribourg m'ont poussée à m'envoler à Lausanne puis à Genève où j'ai avancé avec des professeurs que j'ai adorés.

La musique est votre terrain depuis toujours? J'ai grandi dans un univers culturellement riche, avec des parents très mélomanes. Je baignais dans Bach, Beethoven, comme les Beatles, Barbara ou Brel. Mon père, professeur de latin, de grec et d'histoire ancienne, et ma mère, psychologue pour enfants, étaient des passionnés de culture. Avec mon frère, ils nous emmenaient au théâtre et aux concerts. Je me souviens de voyages liés à l'histoire et à l'art, à Avignon notamment. J'ai joué du piano dès mes 6 ans et j'adorais ça. Mais à l'adolescence, j'ai eu envie d'apprendre un autre instrument pour pouvoir jouer en groupe et partager la musique avec d'autres.

Pourquoi le violoncelle? En fait, je me suis retrouvée dans la salle d'une professeur hyper-sympa que je ne connaissais pas et qui avait affiché au mur un poster de Pink Floyd. J'ai été fascinée par les couleurs de l'image et le caractère de la femme. Je pense que si elle avait été professeur de tuba, j'aurais choisi le tuba!



Sara Oswald: «Quand j'ai choisi le violoncelle, j'ai très vite eu le sentiment que je pourrais le détourner de ses fonctions premières.» (7 SEPTEMBRE 2018/PRUNE SIMON-VERMOT)

Toute mon histoire est liée à des rencontres. J'entre en connexion avec des êtres plutôt que des instruments ou des styles. L'aspect physique compte aussi beaucoup. Quand j'ai senti les vibrations du violoncelle traverser mon corps en le prenant dans mes bras, ça a été comme un flash. C'était à Berne en allant choisir un «trois quarts» (*elle rappelle sa petite taille*). J'ai su instantanément que ce serait une grande histoire. J'ai passé mon bachelors à la HEMU de Lausanne dix ans plus tard. Et j'ai eu très vite le sentiment que cet instrument me permettrait des explorations sonores, et que je pourrais le détourner de ses fonctions premières.

Et le baroque? A 17 ans, j'assistais à un concert du festival de musique sacrée de Fribourg. J'y entends le violoncelliste Bruno Cocset. Je tombe sous le charme et veux instantanément travailler avec lui. Là encore, c'est comme une rencontre amoureuse. J'y vais au culot après seulement trois ans de pratique. D'habitude, on commence plus tôt, vers 10 ans. Je me sentais attardée. Mais je l'ai rencontré puis suivi à Paris, Barcelone

et Genève, où j'ai passé mon master baroque. La musique ancienne fait la part belle à l'improvisation. Cela a été très formateur aussi pour composer.

Comment êtes-vous venue à d'autres mondes musicaux après un parcours si traditionnel? Je me souviens du bédéiste Cosey, qui disait avoir envie de dessiner les BD qu'il aimerait lire. J'avais exactement le même besoin sur le plan musical. A la suite de différentes rencontres, je me suis faufilée dans d'autres genres musicaux. Le travail et la vie d'orchestre, puis d'équipe, me portaient. La tournée de deux ans avec Sophie Hunger a été déterminante. Et mes dix ans de Barbouze ont représenté une expérience puissante, comme la création de musiques de films. Composer et créer des univers nouveaux est devenu une nécessité.

Le covid a joué un rôle important... Quand tout s'est arrêté d'un coup, comme pour tous les artistes indépendants, ça a été abyssal. Mais ça m'a permis de rebondir. J'ai cherché un moyen de nouer d'autres relations musicales pour rester en contact

avec le public. J'ai lancé des mini-concerts Skype sur écrans partagés à prix libre. L'envoi de la bande-son après la prestation offrait un souvenir de qualité que l'iPhone ou l'ordinateur ne permettent pas. J'ai été étonnée de l'engouement des gens. Plus tard, j'ai été à domicile avec des concerts de salon, à moins de quatre personnes. Puis quand les mesures sanitaires se sont encore assouplies, pour de plus grands groupes, dans des lieux divers. C'est une belle aventure que je continue de mener de temps en temps.

Et voici votre premier enregistrement en solo... Un premier disque, c'est une étape énorme. Et en solitaire, c'est une façon de me retrouver, d'aller à mes propres sources. De m'accompagner moi-même, bien que je sois entourée sur deux morceaux de Franz Treichler des Young Gods et du batteur Julian Sartorius.

Pourquoi sur vinyle et sur les plateformes, et non sur CD? Vous n'avez pas peur de perdre un public? C'est un risque que j'assume. Le vinyle, ce n'est pas une question de mode, pour moi. C'est la volonté de m'ancrer dans un geste artisanal. Et les plateformes, cela permet aussi d'acheter séparément les titres qui plaisent le plus. Mais aussi l'ensemble!...

Pourquoi «Bivouac»? Parce que le bivouac représente la liberté de mouvement et un lieu de refuge éphémère, où reprendre pied et souffler après une ascension. Je marche beaucoup en montagne. C'est indispensable pour moi car j'ai besoin de silence, de nature et d'espace. Le rythme des pieds, la respiration, la beauté tant visuelle que sonore m'inspirent. Et j'ai la chance de pouvoir emmener avec moi mon violoncelle, qui est à la fois un instrument assez important pour arpenter des territoires musicaux variés, mais pas trop lourd pour être transporté dans des endroits incroyables.

Votre aventure la plus remarquable? La grande traversée jusqu'à la mer pour mes 40 ans; 600 km en trente-cinq jours. C'est en voyant *Le Passe-moi les jumelles* de Benoît Aymon que j'en ai eu envie. Je l'ai appelé pour avoir des conseils et, avec le temps, nous sommes devenus amis. J'ai composé pour son festival des Diablerets, et il m'a filmée sur le sentier, avec mon violoncelle, dans un reportage sur le grand GR de la Corse. Ces moments ne s'oublient pas.

C'est à lui que vous avez confié l'image de «Bivouac»? Oui, j'aime beaucoup ses photos. Et celle que j'ai choisie représente magnifiquement l'espace que j'aime en montagne. ■

INTERVIEW

PUBLICITÉ

endor

Anna Prohaska, soprano
Nicolas Altstaedt, violoncelle
Francesco Corti, claviers

Ve 28 oct 2022
19h45
Salle de musique
La Chaux-de-Fonds
www.musives.ch

PERSPECTIVES MUSIQUES.

Anna Prohaska © Harald Hoffmann

A A a a

28.10.2022
- 05.02.2023

CHAIR
and
YOU

mudac Julius Bär Fondation Musée Barberier-Mueller 10

CRITIQUE

«Bivouac», comme un rêve de pureté

Treize titres et autant d'ambiances invitent à planer. Inspiré par la montagne, «Bivouac» mène vers les hauteurs aériennes. Ou le fond des mers... L'air, le souffle, la respiration, l'écho y tiennent une part primordiale. Mais parfois, les vols célestes peuvent rappeler l'apesanteur de l'océan, avec les chants de baleines qui la peuplent.

Autant dire que l'imaginaire est convoqué pour ce premier voyage discographique en solitaire. Dans «Autrans», qui ouvre et signe l'album, le violoncelle se dérobe avec une mélodie doublée à bouche fermée, samplée sur les

accords battus des cordes. La poétique des sons agit. Le rythme et la pulsation traversent l'ensemble – «Bivouac», grand crescendo jusqu'à saturation avant rupture, «Dalva», comme grattée sur une guitare, «Picote» avec batterie et accords au clavier jusqu'au vacarme d'une tempête. S'ensuivent des entrelacs de mélodies et d'harmonies bien montés («As It Is»), longue ligne de cellules en boucle, «Jökull», voix et violoncelle enlacés, comme dans «Indian Summer»). Il y a aussi du murmure («Love Song»), de l'électro mécanique («Disco squelette»), un vrai solo instrumental en hommage à Bach

et Vincent Munier («Panthère»), et une berceuse finale pour la douceur («Nina»).

Mais le titre qui attendrit, c'est «Islande». Non parce que c'est le seul morceau avec paroles, qui raconte en islandais l'envie de visiter le pays en indiquant son numéro de portable à la fin (comme un autre précédent titre en japonais), mais parce que la voix y est fine, enfantine et claire comme un rêve de pureté posé sur des accords nostalgiques de piano. ■ S. BO.

Bivouac, Sara Oswald (Irascible).
Concerts vernissages: ve 28 octobre à 20h30 à l'Usine à Gaz de Nyon. Sa 19 novembre à 20h30 et di 20 novembre à 17h à la Spirale de Fribourg.